



Arnaud Théval, Vestibule, l'invention d'un lieu collectif (2005-09) Cité Saint-François à Saint-Jooste-tend-Noode. Bruxelles

Révéler l'usage

« Don't ask for the meaning, ask for the use. »
Ludwig Wittgenstein

En faisant de l'image photographique le lieu d'une médiation problématique, entre les sourdes prescriptions de l'architecture et le détail des conduites effectivement adoptées par les individus et les communautés qui l'habitent, Arnaud Théval cherche à infléchir les modes de constitution pratique par lesquels la liberté des usagers d'un lieu – et de ses images –, sans cesser d'être engagée dans les relations de pouvoir, acquiert pourtant une tangibilité irréductible à ces dernières. En même temps, en faisant de l'image le lieu d'une médiation toujours possible, il affirme sa confiance en la puissance transformatrice de l'image face à tous les pouvoirs (y compris architectural) : non pas une confiance messianique mais plutôt une conviction née de son propre usage des images, car il en est lui-même un usager.

Arnaud Théval est un usager de l'art. Ni amateur d'art : pour cela, il est trop conscient que l'art ne s'est jamais réellement donné les moyens de s'affranchir de son rôle historique de fonctionner comme forme de violence symbolique et de domination. Ni, pour cette même raison, un professionnel de la profession, comme le dit si bien Jean-Luc Godard. Simplement, il mesure bien la puissance heuristique que l'art s'est accumulé à travers son histoire, et il en fait bon usage, moins dans les espaces-temps habituellement dédiés à son exposition, que dans des lieux dont l'usage est bien moins certain ; où les usages de l'art et de l'image restent justement à imaginer. Si ses images sont invariablement données à voir dans les mêmes espaces où il les réalise, ce sont moins ces lieux en tant que tels qui l'interpellent que l'usage qu'on en fait. Et à travers cet usage, les subjectivités de leurs usagers.

Révéler l'usage (2/2)

Sur le plan de l'histoire de l'art contemporain, la démarche d'Arnaud Théval se décline en un triple héritage. Son travail s'apparente à la critique institutionnelle qui s'attache à mettre en évidence la complicité de l'art avec les formes de domination dans la société – quitte à se stigmatiser lui-même comme forme de violence symbolique exercée à l'encontre de ceux qui n'en ont rien demandé et qui sont privés des outils pour se l'approprier. Son approche même s'assimile à celle de la photographie documentaire, représentant des groupes sociaux stratifiés dans leurs contextes de vie et de travail – là même où l'artiste donne à voir les images qu'il en tire, les réinsérant réflexivement dans leur scène de provenance au lieu de les expatrier vers des espaces-temps réservés à l'art. Enfin, il s'inspire, en termes de sa méthodologie, des pratiques implicatives qui cherchent à affaiblir la hiérarchie entre artiste et public par une démarche qui nécessite l'implication de celui-ci, mettant un régime de contemplation au défi d'un régime d'usages.

Sans doute est-ce quelque peu inhabituel de parler d'usages et d'usagers de l'art. Pourtant, depuis quelques années, on assiste à tous les niveaux de la société à l'émergence d'une nouvelle catégorie de subjectivité politique : celle, éminemment équivoque il faut en convenir, des usagers. Leurs revendications sont désormais incontournables. Que ce soient des associations de riverains, des usagers de services, logements et transports publics, voire des usagers de drogues, ils font valoir des arguments dont le privilège cognitif s'appuie sur la seule expérience de leur usage. Ils contestent la culture de l'expertise qui domine notre société – qui en retour n'hésite pas à les disqualifier comme de simples consommateurs, insoucieux de l'intérêt général – non pas à partir d'une position de contre-expertise, mais à partir de la familiarité acquise par l'usage. Arnaud Théval est l'un des rares artistes à s'être penché dans l'immanence même de sa pratique sur ce phénomène en passe de transformer le rapport triangulaire entre l'individu, le collectif et le pouvoir au sein de la société.

S'il pense désormais son propre travail sous l'angle de l'usage, et s'approche de ceux qu'il photographie comme des usagers, Arnaud Théval le fait tout en sachant que tout usage est à la fois partiellement instable et largement invisible à lui-même. C'est implicite dans tout le protocole qui accompagne le projet Vestibule. L'invention d'un lieu collectif tout au long de sa gestation et élaboration (2005-09). S'il fallait condenser en une formule sa démarche, on pourrait dire qu'il s'agit pour lui de révéler l'usage – ou peut-être plutôt les usages pluriels – qu'on fait d'un lieu. D'abord en photographiant les usagers à l'œuvre, puis en réinsérant les images dans le lieu après y avoir stratégiquement soustrait un élément-clé, laissant un blanc au cœur même de la composition. Cette stratégie soustractive – le blanc produisant un effet de solarisation mettant en avant la présence d'une absence... d'usage déterminé – permet aux usagers de se voir sous l'angle d'une légère mais décisive étrangeté. Il s'agit, pour reprendre une formule du philosophe Michel Foucault, de « rompre la règle dans l'acte même qui la fait jouer », autrement dit, de rendre visibles – et donc consciemment modifiables – une série d'usages collectifs et individuels.

En soi, un lieu n'a pas d'usage essentiel ; il n'a que les usages que les usagers lui donnent ou lui redonnent. Un usage n'est pas une loi même s'il peut en avoir la ténacité ; et si toute autorité cherche à dicter des usages – par le biais de stratégies architecturales entre autres – ceux-ci ne s'imposent pas : ils s'incarnent. Le projet d'Arnaud Théval s'inscrit dans le cadre d'une intervention architecturale visant la transformation des comportements des usagers d'un lieu. Sans doute, Vestibule comporte une dimension critique envers cette prétention et les moyens à cette fin déployés : en choisissant d'incruster ses images de groupes d'habitants sous forme de « post-it » jaunes dans les fausses colonnes érigées dans la cour d'entrée de l'immeuble (pour donner l'illusion de plus de verticalité), il adresse une critique acerbe à l'architecture comme machine de contrôle social. Mais il est avant tout attentif à ceux qui seront amenés à habiter cette architecture et des usages qu'ils en feront.

De l'image in situ, Arnaud Théval fait donc un usage heuristique et catalyseur : l'image rend perceptible un certain « régime d'usages », révélant le lieu et la chorégraphie des corps (l'usage) de ceux qui l'habitent et sont habités par lui, tout en infléchissant subtilement mais de façon décisive cette relation. Combien d'espaces traversons-nous tous les jours sans les remarquer, sans les voir, sans qu'ils existent? Couloirs, trottoirs, squares, jardins... Arnaud Théval s'intéresse à ces espaces déconsidérés, vestibulaires, moins invisibles qu'invisibilisés par un certain ordre d'usages, s'efforçant par le biais de l'image d'introduire de l'hétérogénéité dans ces lieux homogénéisés. En les définissant comme étant tout à la fois le lieu et l'enjeu de son travail artistique.